



Christian BERNER
Université Paris Nanterre

Recension de: MESCHONNIC, Henri
(2007/2021): Ethik und Politik
des Übersetzens.
Aus dem Französischen von Béatrice
Costa, mit einem Nachwort
von Hans Lösener und Vera Viehöver.
Berlin: Matthes & Seitz. 256 pp.
ISBN: 978-3-7518-0349-6

**Translation as Event.
Performing and
Staging Translations**

Brian O’Keeffe
Larisa Cercel
Marco Agnetta
[eds.]

3/2023
Yearbook of Translational Hermeneutics
Jahrbuch für Übersetzungshermeneutik

Journal of the Research Center
Zeitschrift des Forschungszentrums



Hermeneutics and Creativity, University of Leipzig
Hermeneutik und Kreativität, Universität Leipzig

DOI: 10.52116/yth.vi3.78



Cite this review:

Berner, Christian (2023): „Recension de: MESCHONNIC, Henri (2007/2021): Ethik und Politik des Übersetzens. Aus dem Französischen von Béatrice Costa, mit einem Nachwort von Hans Lösener und Vera Viehöver. Berlin: Matthes & Seitz. 256 pp. ISBN: 978-3-7518-0349-6.“ In: *Yearbook of Translational Hermeneutics 3: Translation as Event. Performing and Staging Translations* (ed. by Brian O’Keeffe, Larisa Cercel, Marco Agnetta), pp. 388–397. DOI: <10.52116/yth.vi3.78>.

Christian BERNER
 Université Paris Nanterre

Recension de: MESCHONNIC, Henri (2007/2021): *Ethik und Politik des Übersetzens*. Aus dem Französischen von Béatrice Costa, mit einem Nachwort von Hans Lösener und Vera Viehöver. Berlin: Matthes & Seitz. 256 pp. ISBN: 978-3-7518-0349-6.

Près de 15 ans après sa première édition paraît en allemand l'un des derniers ouvrages de Henri Meschonnic (1932–2009), *Ethik und Politik des Übersetzens*, dont la version française était parue en 2007 chez Verdier (Paris). Il s'agit du premier ouvrage complet de Meschonnic traduit en allemand. Il est très utilement accompagné d'une postface de Hans Lösener et Vera Viehöver qui introduisent aux principes fondamentaux de la théorie de Meschonnic (p. 215–234), ainsi que d'une brève biographie et d'une bibliographie.

On peut se demander à quoi tient ce délai dans la réception allemande, quelles théories du langage ou du traduire concurrentes permettent de rendre-compte de ce que Meschonnic appelle « la politique du traduire » précisément caractérisée par « les retards ou les vitesses de la traduction » (p. 113 [90] ; cf. p. 133 [113]¹) ? Nous ne forgerons pas sur ce point des hypothèses, mais il était sans doute temps qu'une traduction de son œuvre voie le jour. Relevons qu'en raison de cet écart dans la réception, l'ouvrage traduit et sa traduction ont un statut différent : d'un côté nous avons un recueil qui vient terminer un parcours intellectuel ponctué par de nombreux ouvrages (la bi-

1 Les références vont au texte allemand ; entre crochets, la référence au texte original français (cf. Meschonnic 2007).

bliographie (p. 237–247) donne une idée de l’ampleur de l’œuvre de Meschonnic), de l’autre une traduction de ce même ouvrage comme ouverture à une œuvre encore inconnue. Il va de soi que ce n’est pas la même chose. Le choix de ne pas commencer par les volumineux ouvrages que sont la *Critique du rythme* (1982, 732 pp.), la *Poétique du traduire* (1999, 473 pp.) ou même le dernier recueil *Dans le Bois de la langue* (2008, 546 pp.) nous paraît tout à fait judicieux. Les essais réunis dans *Éthique et politique du traduire* permettent en effet de se faire une idée précise de la manière dont Meschonnic pense le traduire, suivant une théorie du langage qui tient tout ensemble la poétique, l’éthique et le politique, en même temps que ces textes donnent de nombreux exemples pratiques, principalement à même la traduction de la Bible. On y découvre entre autres la pensée agonistique de Meschonnic, que ce soit le combat du signe et du poème, qu’il appelle parfois guerre, la guerre du langage (p. 60 [50]), ou les nombreuses critiques des théories du langage qui en découlent. Cette guerre sur fond d’une théorie transformée du langage sert en effet de soubassement à ses analyses et permet de remettre en question bien des fausses évidences, en particulier les pensées de la traduction qui s’inscrivent dans la lignée de la phénoménologie herméneutique de Heidegger, comme Ricœur, Steiner, Berman (dont Meschonnic avait dirigé la thèse) ou même Pym, dont la déontologie reste assujettie à ce que Meschonnic appelle l’herméneutique, à savoir « une pratique du sens qui ne connaît que le signe – rien que les questions du sens » (p. 38 [31]), c’est-à-dire une pensée binaire du signe qui oppose la forme et le sens. C’est ainsi au nom du seul sens que Heidegger par exemple méprise le langage ordinaire (p. 20 [17–18]) comme inauthentique, le réduisant au bavardage [*das Gerede*] pour sacraliser et essentialiser par contraste la poésie qui serait détentrice du sens. C’est d’après Meschonnic méconnaître la poésie dont l’essence est d’abord ce qu’elle fait,

ce qu'il appelle le « poème ». L'herméneutique conduit à de fausses évidences comme la thèse suivant laquelle « comprendre, c'est traduire » (p. 247 [8 note] ; 98 [83]), formule qui a donné le titre de la première partie de l'ouvrage de George Steiner *Après Babel* et que Paul Ricœur a répétée dans *Sur la traduction*. L'herméneutique allemande du 20^e siècle – Béatrice Costa corrige à juste titre un lapsus de Meschonnic qui écrit « 19^e » (p. 50 [41]) – a identifié la traduction à une phénoménologie du comprendre ce qui la conduit à assimiler comprendre et traduire. Meschonnic réplique : « Non, comprendre c'est comprendre, ou croire qu'on comprend. Traduire suppose comprendre, mais c'est tout autre chose. Élémentaire, docteur Bon Sens » (ibid.). Confondre l'herméneutique avec la traduction, c'est réduire la traduction à la restitution du sens en ignorant une véritable théorie d'ensemble du langage. C'est en effet la continuité entre la langue et le corps, l'écrit et l'oral qui permet à Meschonnic d'envisager le langage comme une forme de vie, ce qui est l'enjeu de la compréhension tant du langage que de la traduction. Le langage ne se réduit pas à la forme de la représentation, où un discours pourrait être remplacé par son sens, car ce qui fait le discours, c'est sa continuité avec la vie, ce que Humboldt avait saisi à sa façon en opposant l'*énergeia* à l'*ergon* (p. 124 [105]). C'est pourquoi, dit Meschonnic, « au lieu du dualisme interne du signe, de la forme et du sens, penser le continu c'est penser la force dans le langage » (p. 112 [94]). Il oppose ainsi la continuité du corps et du langage au discontinu représenté par la discrétion des signes et les dualismes classiques, celui du corps et de l'esprit, de l'esprit et de la lettre, de l'œuvre originale et de la traduction (p. 61 [51]). Plus même qu'une différence, cette opposition entre le discontinu et le continu est, pour Meschonnic, une « guerre du signe et du poème » (p. 60 [50]). C'est là que l'herméneutique ordinaire qui, nous le disions, pense que traduire consiste simplement à ren-

dre le sens, méconnaît la force de la parole, autrement dit la poétique du discours. Cette « herméneutique traduisante » ne tient pas compte de « ce qu'un corps fait au langage » (p. 40 [33]) : les mots ne disent pas simplement leur signification, il faut les comprendre dans la forme de vie à laquelle ils participent, ou plutôt il faut les saisir comme acte de vie. C'est pourquoi, nous dit Meschonnic, « l'éthique du traduire, c'est de traduire la subjectivation maximale d'un système de discours que fait un poème. Autrement, c'est le signe qu'on traduit. Laissez le poème actif, sinon, traduire c'est détruire » (p. 42 [35]). Aussi la question n'est-elle pas celle de la fidélité au texte, puisque ce n'est pas ce dernier, mais le « faire » qui doit être rendu, la source étant ce que fait le texte et la cible faire ce qu'il fait. C'est pourquoi fidèle et infidèle, « c'est tout comme », sourcier et cibliste, « c'est pareil ». Mais faire ce que fait le discours, c'est faire faire à la langue ce qu'elle n'a jamais fait. Il s'agit donc de sauver la vie de la langue, l'« unité du dire et du vivre » (p. 156 [134]) qui est le « travail du langage » (ibid.).

À partir d'une telle théorie d'ensemble, critique, du langage, Meschonnic veut aborder la question de l'éthique et de la politique du traduire (p. 9 [7]). Celle-ci doit être envisagée à partir d'une « poétique » du traduire qui ne se comprend elle-même qu'à partir de ce que Meschonnic entend par « poème » :

J'appelle poème la transformation d'une forme de vie par une forme de langage et la transformation d'une forme de langage par une forme de vie, toutes deux inséparablement, où je dirais encore une invention de vie dans et par une invention de langage, ou encore un maximum d'intensité de langage. Vie au sens d'une vie humaine. (p. 32 [27] ; voir p. 64 [53] et 101 [85]).

C'est à ce titre qu'un poème est un acte éthique, qui transforme à la fois la vie et un langage (p. 10 [8] ; 32 [28]) : le sujet est présent dans la langue et est transformé par elle en même temps qu'il la transforme, il fait et se fait par la langue, il est

entendu, et si l'éthique « est le lieu même du rapport entre le langage et le vivre » (p. 29 [24]), l'agir même du discours est politique et la théorie critique du langage, qui pense l'interaction entre le langage, le poème, l'éthique et le politique, est à proprement parler une « poétique de la société » (p. 90 [76] ; cf. p. 210 [180]). Car c'est dans cette activité qui transforme la pensée que l'éthique se joint aux politiques en agissant sur la société sans se réduire à une traduction qui serait simple « maintien de l'ordre » (p. 44 [36]). La réflexion sur la traduction s'inscrit ainsi dans le cadre d'une réflexion plus large qu'il ne faut pas penser indépendamment de la « transformation des rapports entre les cultures au XXe siècle, liée aux diverses décolonisations et à la planétarisation de ces rapports » (p. 50 [43]). Elle force à penser, et c'est là l'un des enjeux majeurs de la traduction, le rapport à l'universel, à l'altérité, au pluralisme ; elle engage notre rapport à l'autre, à la possibilité et à la volonté de le comprendre, à la manière de le comprendre, en évitant les écueils que sont l'indifférence et la domination ou, comme le dit Meschonnic, l'« annexion » (p. 36 [29]).

Cette approche qui permet de comprendre la théorie qui insiste sur la continuité de la forme de vie et d'une forme de langage est soutenue par des contributions qui montrent par le détail comment elle est aussi une pratique. C'est ainsi que près de la moitié des contributions expliquent non seulement pourquoi Meschonnic retraduit la Bible, mais encore comment il s'y prend pour faire entendre la voix originale, à savoir ce qu'il entend par « embibler » la voix... Et à chaque fois il cherche à montrer « ce qu'une œuvre fait à la langue » (p. 37 [30]) et donc, au plan de la traduction, ce que traduire fait à la langue d'arrivée.

On ne peut s'empêcher de penser, en lisant Meschonnic, que sa critique de l'herméneutique, si elle s'applique partiellement à certaines approches du XXe siècle, concerne moins

d'autres herméneutiques plus anciennes. Schleiermacher peut être pris pour exemple, lui qui réfléchit aussi l'acte de traduire à partir d'une théorie générale du langage. On trouve chez ce dernier des thèses qui ne sont pas entièrement étrangères à Meschonnic. Schleiermacher, qui travaillait d'abord et avant tout sur la Bible, certes pas sur l'Ancien, mais sur le Nouveau Testament, défendait une approche vivante tant du langage que de la traduction. Ainsi dans *Des différentes méthodes du traduire*, il précise l'interaction et donc la continuité de la langue et du sujet :

Chaque homme, pour une part, est dominé par la langue qu'il parle ; lui et sa pensée sont un produit de celle-ci. [...] Mais, par ailleurs, tout homme pensant librement, de manière indépendante, contribue à former la langue. [...] c'est la force vivante de l'individu qui produit de nouvelles formes dans la matière ductile de la langue, initialement avec pour seul propos momentané de communiquer une conscience passagère ; mais ces formes demeurent dans la langue, à un degré plus ou moins grand, et, recueillies par des tiers, étendent leur effet formateur. On peut même dire que c'est seulement dans la mesure où un individu agit de la sorte sur la langue qu'il mérite d'être écouté au-delà de son domaine immédiat et singulier. Tout discours pouvant être reproduit de la même manière par mille organes disparaît très vite ; seul peut et doit durer celui qui forme un nouveau moment dans la vie de la langue elle-même. (Schleiermacher 1813/2002, 71, trad. : C. B.)

Ce qui pourrait être complété par ce passage des leçons tardives sur *l'herméneutique* de 1826–1827 où Schleiermacher dit, reliant herméneutique et traduction :

Chaque homme qui discourt [...] ajoute certes quelque chose au langage. Chaque langue se transforme tant qu'elle est utilisée, elle s'élargit et se modifie : cela n'est fondé que par la production dans la langue, je ne peux comprendre ce qui n'est pas encore sanctionné par l'usage commun qu'en pénétrant l'acte de celui qui expose. (Schleiermacher 1827/2012, 466–467, trad. : C. B.)

C'est en ce sens que Schleiermacher relevait dès 1805 : « Le christianisme a fait œuvre de langage. Il a été dès le début, et est encore, un esprit linguistique potentialisateur » (1805ss./

2012, 17). Si Humboldt, comme le souligne Meschonnic, a mis en lumière la force du langage, son *energeia*, Schleiermacher avait bien développé l'idée que ce qui importe ce n'est pas seulement ce que la langue fait à un individu, mais aussi ce que l'individu fait à la langue, utilisant au demeurant comme Meschonnic le terme de « discours » (*Rede*) et non pas de texte, ce qui est une prise en compte de ce que Meschonnic appelle le « poème ». C'est bien pourquoi, d'après Schleiermacher, « [c]haque moment de la vie a plus ou moins de force pour déterminer l'avenir ; et je ne comprends pas complètement un discours lorsque je ne comprends pas sa force déterminante pour l'avenir » (1822/2012, 383). Autrement dit, Meschonnic permet malgré ses critiques de relire une certaine herméneutique de la traduction.

Quelques mots maintenant sur la traduction par Béatrice Costa. Traduire Meschonnic n'est pas chose aisée et les auteurs de la postface reviennent sur cette activité ici rendue spécifique dans la mesure où il s'agit d'une traduction d'un texte sur le traduire, qui expose une théorie de la traduction tout en traduisant. Jusqu'où peut-on alors appliquer les principes même de la traduction de Meschonnic ? A s'en tenir à Meschonnic, traduire ne consiste pas à se contenter de transposer des contenus, mais, comme le rappellent les auteurs de la postface (p. 230), à rendre l'activité spécifique du texte. Meschonnic lui-même affirme, nous l'avons vu, que « plus que ce qu'un texte dit, c'est ce qu'il fait qui est à traduire ; plus que le sens, c'est la force, l'affect » (p. 65 [55]). Il faut donc inventer à nouveau la voix étrangère que l'on entend dans le texte traduit, faire entendre la force du discours. Et pour faire entendre sa voix, il s'agit d'être à la fois libre et fidèle, au plus près de l'oralité de l'écriture. Cela invite à éviter ce qu'il appelle le « mot à motisme », puisque ce ne sont pas les mots mais l'« enchaînement des mots entre eux » (p. 136 [115]) qui importe, à savoir la re-

stitution du rythme dont la tâche consiste à rendre le mouvement même de l'acte du langage, le « sens de l'organisation du mouvement de la parole » (p. 112 [94]), autrement dit le poème du texte.

Cela n'est pas toujours facile et les exemples que nous donne Meschonnic, notamment dans ses traductions de la Bible, que présentent ici plusieurs essais, inviteraient à penser à un certain littéralisme pour éviter d'effacer le travail de la langue dans ce qu'il a d'âpre et de revêche, au plus près de l'acte de la langue, et pour éviter de l'aplanir. Et de fait, les exemples de traduction de la Bible qu'il donne insistent, par exemple, sur les césures (les virgules), les conjonctions de coordination etc. D'où ses jugements sévères sur ceux qui ne les respectent pas et, cassant ainsi le rythme, ne rendent pas la vie du texte. En même temps, nous le disions en ouverture, il s'agit de traduire un texte qui en français est au terme d'un long parcours alors qu'il est initial en allemand. Ce qui peut d'un côté être supposé comme familiarité du lecteur, ou du moins possibilité de se référer à d'autres textes fondateurs, ne peut l'être de l'autre côté où l'effet du discours de Meschonnic doit être produit. On comprend alors que l'on ne peut pas verser dans le littéralisme en reprenant tel quel le langage que Meschonnic a forgé au fil de ses œuvres, donnant des formules pas immédiatement intelligibles. Ainsi par exemple de ce terme central qu'est le « signe », souvent rendu par Béatrice Costa par « *Zeichendenken* », la pensée du signe. On pourrait dire que le terme isolé « signe » est difficile même en français et que l'explicitation risque de l'aplanir, ce qui serait une manière de « françaiscourantiser » (p. 136 [115]). Mais comme nous l'avons dit, ce choix, qui ne concerne pas que le « signe », s'explique dans la mesure où cette traduction vise à introduire la pensée de Meschonnic dans la langue allemande. Si donc Meschonnic insiste dans ses traductions sur certains éléments comme les disjonctions, la prosodie,

mais aussi les « violences syntaxiques » qu'il cherche à faire entendre, notamment dans ses traductions bibliques (p. 138 [117]), peuvent-elles être maintenues comme telles lorsqu'il s'agit d'introduire à sa pensée ? Pouvait-on faire autrement alors qu'il s'agit d'ouvrir à cette pensée ? Il nous semble que cela aurait été difficile et l'on perçoit la finesse dont a dû faire preuve Béatrice Costa pour articuler la théorie de la traduction et la traduction effective sans trahir ni l'une ni l'autre. Sans parler des termes qu'il est presque impossible de traduire, comme par exemple le « poème » qui joue un rôle théorique central. Là où nous avons en français « poème », « poésie », « poétique »... , nous avons en allemand « *Gedicht* », « *Dichtung* », « *Poetik* », « *Lyrik* »... Or il y a une réelle difficulté insurmontable ici en l'occurrence à rendre « poème » par « *Gedicht* » : le « *Gedicht* » porte en lui davantage une chose faite qu'un faire, alors que le poème dit tout aussi bien l'activité de la « *Dichtung* ». Nous n'avons pas de solution et Béatrice Costa a dû s'en arranger suivant les contextes. Mais cela peut conduire à quelques difficultés, lorsque par exemple, au nom du « poème » comme acte, Meschonnic critique « la vieille sottise qui oppose la poésie à la prose » (p. 158 [135]) : « En ce sens un roman n'est un roman que s'il a du poème en lui » (p. 33 [28]) est rendu par : « *So kann ein Roman kein Roman sein, wenn er etwas vom Gedicht in sich hat* ». C'est un lapsus de la traduction qui lui fait dire l'inverse de l'original, mais qui tient sans doute à une inférence du terme « *Gedicht* ». Béatrice Costa corrige au demeurant immédiatement, puisque la seconde occurrence de « poème » dans ce même alinéa est rendue par « *poetische[r] Akt* ». C'est là que la traduction explicite trouve sa légitimation.

Il faut incontestablement saluer cette première traduction en allemand d'un ouvrage d'Henri Meschonnic : non seulement il est très bien choisi pour introduire à la pensée de Me-

schonnic, mais encore sa traduction élégante et nuancée permet de véritablement entendre sa voix.

Sources

- MESCHONNIC, Henri (2007): *Éthique et politique du traduire*. Paris: Verdier.
- SCHLEIERMACHER, Friedrich D. E. (1813/2002): „Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens“. In: F. D. E. Schleiermacher, *Kritische Gesamtausgabe*, vol. I/11: *Akademievorträge*. Éd. par Martin Rößler. Berlin / New York : de Gruyter, pp. 65–94.
- SCHLEIERMACHER, Friedrich D. E. (1805ss./2012): „Zur Hermeneutik 1805 und 1809/10 (SN 81)“. In: F. D. E. Schleiermacher, *Kritische Gesamtausgabe*, vol. II/4: *Vorlesungen zur Hermeneutik und Kritik*. Éd. par Wolfgang Virmond. Berlin / New York : de Gruyter, pp. 5–24.
- SCHLEIERMACHER, Friedrich D. E. (1822/2012): „Kolleg 1822. Nachschrift Hagenbach (Basel)“. In: F. D. E. Schleiermacher, *Kritische Gesamtausgabe*, vol. II/4: *Vorlesungen zur Hermeneutik und Kritik*. Éd. par Wolfgang Virmond. Berlin / New York : de Gruyter, pp. 355–448.
- SCHLEIERMACHER, Friedrich D. E. (1827/2012): „Kolleg 1826/27. Nachschrift Braune (SN 571)“. In: F. D. E. Schleiermacher, *Kritische Gesamtausgabe*, vol. II/4: *Vorlesungen zur Hermeneutik und Kritik*. Éd. par Wolfgang Virmond. Berlin / New York : de Gruyter, pp. 449–724.

